



Rober Racine, *Le terrain du dictionnaire A/Z*, 1980. Installation ; 16 m x 853,4 x 731,5 cm. Collection Musée d'art contemporain de Montréal.

Torontois leur reprochent). Ce sont des questions réelles qui se transmettent et qui occupent des générations successives d'artistes. Tout ceci peut-être ne prédispose pas les artistes québécois à s'intéresser à l'art international pour lequel je dirais volontiers qu'ils affichent souvent de la méfiance. Ils voudraient bien être sur la scène internationale mais pas au point de lâcher toutes ces valeurs un peu différentes auxquelles ils tiennent et qui les questionnent constamment. Je crois que les critiques entrent également dans cette problématique. En tout cas, pour ce qui me concerne. Je trouve suffisamment d'intérêt dans l'art québécois et si j'ajoute à cela l'énorme tâche que constitue le seul fait d'en rendre compte (les critiques ne sont pas assez nombreux), je ne vois pas comment je serais en mesure d'appréhender sérieusement ce qui se fait à l'étranger. J'ai souvent pensé à la responsabilité qui m'incombait vis-à-vis des artistes québécois et au fait que je pourrais les aider en couvrant leur travail dans des revues étrangères. Je n'ai aucun doute par rapport à cela. Mais je ne pense pas avoir les épaules assez larges, ni les connaissances suffisantes, ni le poids nécessaire. De plus, depuis vingt ans je suis si occupé par de longues journées de travail pour voir des expositions, rencontrer des artistes, faire des recherches, lire, réfléchir et rédiger des textes que je ne serais pas en mesure d'en assumer davantage. Comme tout le monde, je lis des revues et voyage de temps en temps, mais je n'ai réellement pas le temps de suivre sérieusement ce qui se fait ailleurs. Ou alors cela devrait d'être une implication sérieuse et encore une fois, mes intérêts sont ici. Ceci dit, si par quelques providentielles subventions, j'étais confronté plus souvent à l'art international, étant convaincu que l'art québécois vaut ce qui se fait ailleurs, à voyager davantage et à suivre régulièrement de gros événements, peut-être que je deviendrais tellement en colère que je ferais

des pieds et des mains pour que nos artistes y soient davantage représentés.

Je suis moins frappé par la caractéristique *internationale* de l'art d'ici qui est reconnu à l'extérieur que par nombre de productions étrangères qui nous sont présentées. Autrement dit, quelques artistes d'ici réussissent à être exposés sélectivement à l'étranger sans rentrer dans le moule international. Par ailleurs, on sait qu'il y a énormément d'artistes d'ici qui exposent à l'étranger, mais ce ne sont pas des artistes dits internationaux, car ils ne sont pas dans les circuits de consécration. Ils sont en quelque sorte hors mode ou moins marqués par la mode. On peut faire une différence entre le petit club très select des artistes de *l'art international* qui changent très rapidement et sont consommés en grand nombre et une autre forme d'art international constitué d'œuvres et d'artistes qui traversent leur temps, font des lectures fortes dans des propositions esthétiques convaincantes et personnelles. Ceci constitue un cercle plus large dans lequel, je pense, un certain nombre d'artistes québécois vont s'inscrire.

J'ai toujours dit que la mort de René Payant a été un drame pour l'art québécois. Il a été le seul à avoir une autorité incontestée sur l'international. Par ses nombreuses implications, son enseignement, ses écrits, ses multiples participations dans des colloques, tables rondes, sa présence au Québec et à l'étranger et ses critiques respectées, il a apporté un éclairage appréciable à l'art québécois. Lui, il avait les épaules solides.

Rober Racine, artiste

Les rêves, la création n'ont pas de nationalité. Ils appartiennent au temps, à la mémoire des êtres humains. La théorie de la relativité n'est pas allemande parce qu'Albert Einstein était allemand.

Dans la mesure de ses moyens, l'artiste doit se consacrer à sa création avec passion, s'y donner tout entier, où qu'il soit. S'il le faut, il doit aller là où on lui donne les meilleurs outils pour réaliser sa vision. Dès lors, il devient un citoyen du monde.

La planète terre est une petite localité de 5 milliards d'êtres humains où il fait bon vivre. Malgré d'éternelles chicanes de familles, dues à la bêtise plus qu'à autre chose, l'artiste et le chercheur doivent considérer cette planète comme un laboratoire de recherche et de communication.

Présenter son travail, ses recherches à Berlin, à Sydney, à Venise, à Tokyo, à Stockholm, aux Îles Maldives ou ailleurs n'est rien si le besoin réel de communiquer son rêve en recevant celui de son hôte n'existe pas.

Le jour où l'on pourra communiquer ses idées, ses recherches, sa poésie aux insectes, aux animaux, aux plantes, aux minéraux, à d'autres formes de vie, à d'autres systèmes solaires, de façon réciproque, en échangeant vraiment avec eux, là il se passera quelque chose de passionnant.

Il n'y a d'international que le mot... et encore.

#### NOTE

\* Les questions qui ont été posées à nos invités sont les suivantes : L'art québécois s'inscrit-il dans une reconnaissance internationale, soit parce qu'il est trop spécifique ? soit parce qu'il n'est qu'une de ses manifestations ? L'art québécois a-t-il une force lui permettant de se positionner à l'intérieur et à l'extérieur de ses frontières. Est-il menacé ou stimulé par le marché et les courants dominants de l'art international ? À quoi est due l'absence d'une reconnaissance notoire des artistes québécois sur la scène internationale ? À qui la responsabilité ? Le marché ? Les institutions ? Les médias d'informations ? La société ? Les artistes ? Quelles sont les attentes des artistes québécois qui décident de travailler ailleurs ? L'exil ou la renonciation à leur nationalité est-elle la seule alternative qui s'offre à eux ? La production des artistes est-elle en cause ? Doivent-ils articuler des stratégies pertinentes en vue d'une diffusion extérieures ? Quels types de stratégies doivent-ils adopter ? Les institutions provinciales et fédérales qui soutiennent la diffusion ont-elles une vision assez large et une volonté de rendre visible l'art québécois sur la scène internationale ? Entre autres, les ministres successifs des Affaires culturelles croient-ils vraiment à la culture québécoise ? Y a-t-il une politique globale en vue de favoriser l'épanouissement de l'art québécois à l'étranger : sa diffusion par les revues ? les galeries ? les événements d'envergure ? les confrontations avec les intervenants étrangers ? Enfin nos critiques et nos théoriciens peuvent-ils se faire entendre dans les médias internationaux ?